

rescued the comic text from scholarly hands and returned it to its rightful owners. She has given it enlarged life with her own original and creative illustrations. Unexpectedly, she presents the characters as small animals in the anthropomorphic tradition, and equally surprisingly, it works. Mice, frogs, and cats, dressed suitably in eighteenth-century style, caricature London behaviour. The Viscount of Squiggle, a young man-about-town, appears as a lizard, lofty in his conceit until Cassandra snubs him. A hackney coach is drawn by a turtle, unwilling to put on a turn of speed. Though conceived in the Potter tradition, these illustrations are brightly coloured, and they focus not on the charm and sentiment but on the comic and satiric aspects of the tiny plot. As Austen's dedication tells us, this is a "novel" in twelve chapters, each about two sentences long. Hence, each page is mostly illustration, decoded by a line or two of Austen's text.

It is to be devoutly hoped that Juliet McMaster will continue with the enterprise of returning Austen's *Juvenilia* to the hands of children. As a happily independent female, the "beautiful" Cassandra flouts convention in the nonchalant style of Robert Munsch's paper-bag princess, but she is comparatively tame when set against some other heroines created by the young assassin. What would McMaster's illustrative skill make of Lady Williams in *Jack and Alice*, who disposes indirectly of her rivals in love by means of poison and the gallows? Not suitable for children? Jane Austen wouldn't agree.

**Glenys Stow** was a founding editor of CCL, and teaches for The University of Western Ontario, where she won an award for distinguished teaching. Her PhD, on eighteenth century British women novelists, is currently being revised for publication.

## LA PUISSANCE ÉVOCATRICE DES ILLUSTRATIONS

**Le Baiser maléfique.** Adaptation de Robert Soulières. Illustration de Stéphane Jorisch. Montréal, Les 400 Coups, 1995. 29 p. Relié. ISBN 2-921620-06-5.

Au début des années 80, les Éditions Ovale, alors réputées pour la qualité exceptionnelle de l'illustration, avaient lancé la collection "Légendes du Québec", dans laquelle on pouvait retrouver des adaptations de récits du Québec d'autrefois, tels *Le Cheval du Nord*, *Le Noël de Savarin*, *Le Chien d'or*, ou *Le Baiser maléfique*. C'est ce dernier conte que nous offrent aujourd'hui, en reprise, les Éditions 400 Coups. La collection initiale n'avait pas connu le succès escompté, frappée sans doute par les *blues* post-référendaires de 1980 et par le désintérêt assez soudain pour le folklore régional jusque là très prisé. Il faut dire que plusieurs de ces albums présentaient un corpus d'illustrations très conventionnelles, les illustrateurs à qui on avait alors confié la tâche d'interpréter le folklore oral n'ayant su lui insuffler une vision moderne et déstabilisatrice.

*Le Baiser maléfique*, dans le texte de Robert Soulières, c'est l'histoire de Rose Latulipe qui aimait trop danser. En cette veille du Mercredi des Cendres, son père



a bien voulu la laisser aller au bal du village, pourvu qu'elle promette de rentrer au premier coup de minuit. Mais Rose ne peut arrêter ses réjouissances. Elle poursuit sa danse folle, au bras d'un bel étranger au manteau noir qui n'est autre que le diable en personne. Elle sera punie et condamnée à la vieillesse prématurée et à l'abandon, image pathétique de celle qui a transgressé l'interdit. La leçon est terrible. À l'enfant moderne, elle semblera tout à fait injuste et injustifiée. Mais, fidèle à la légende, le texte de Robert Soulières ne suscite néanmoins aucune problématique. Nous sommes là dans un monde implacable. Le châtiment y tombe, irréversible, typique et exemplaire.

Ce qui fait la force de cette nouvelle édition du *Baiser maléfique*, outre la qualité matérielle de l'édition, c'est très certainement la richesse sémiotique des illustrations entièrement nouvelles de Stéphane Jorisch. Car l'illustration participe ici souverainement aux forces maléfiques suggérées par le récit. Elle ne les enraye pas. Jorisch n'insiste jamais sur les codes statiques de la légende: la beauté de Rose, le mariage anticipé, les rituels religieux. Déjà nous savons, dès la première illustration, que la figure du père sera problématique, qu'il est en lui-même déjà le lieu de l'action diabolique. Il n'y a pas de diable sans lui. Plus tard, la chevauchée merveilleuse du diable dans la neige, avec son grand manteau noir qui risque d'obscurcir toute la page, les invités blottis derrière la mince fenêtre et surtout, à la page 14, l'image hallucinante de l'oncle Antoine (est-ce celui du film de Claude Jutra?) que nous voyons déformé par le carreau de la fenêtre, éperdu de fascination devant le cheval noir de l'étranger, toutes ces scènes iconographiques transforment la légende, sans pourtant remettre en cause la force de l'interdit et l'inévitabilité du châtiment. L'enfant entre ici dans le monde de la malédiction à laquelle nos ancêtres, hommes et femmes (mais femmes surtout), n'ont su échapper. C'était leur monde à eux, bien sûr, mais dans *Le Baiser maléfique*, ce monde de l'effroi nous appartient autant, sinon plus. Aux enfants plus qu'aux adultes, aux femmes plus qu'aux hommes. Voilà la leçon qui vient au terme de la fête.

**François Paré** est ancien rédacteur de CCL.